

# RUE DU THÉÂTRE

## LE QUICHOTTE À GRIGNAN, DÉFI DE GÉANTS

**IL FAUT ÊTRE AUSSI FOU OU IDÉALISTE QUE DON QUICHOTTE POUR RELEVER LE DÉFI : ADAPTER LE ROMAN MAUDIT DE CERVANTES, EN PLEIN AIR, DANS LE CADRE MONUMENTAL DU CHÂTEAU DE GRIGNAN. LES DRAMATICULES SONT ENCORE UN PEU TROP PRUDENTS. IL FAUT SOULIGNER LE BEAU GESTE LITTÉRAIRE MAIS LE PARI SEMBLE HUMAINEMENT INTENABLE.**

Le château de Grignan et *Don Quichotte*, c'est un rapprochement plein de sens. L'édifice est en effet issu d'une volonté toute quichottesque. Presque entièrement détruit à la Révolution, il est reconstitué par Marie Fontaine au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Âgée de 59 ans, celle-ci restitue ce symbole de pierre aux lettres françaises en l'espace de dix ans seulement. Bien qu'imposante, la façade du château, devant laquelle se joue la pièce, offre donc toute la poésie d'une Renaissance de fantaisie. Grignan, c'est un peu le Palais de Dulcinée, tout droit sorti de l'imagination du Chevalier à la triste figure.

Ce *Quichotte*, comme souvent chez les Dramaticules, a beaucoup à voir avec le cinéma. Il nous transporte sur plateau de tournage qui ne dissimule aucun de ses artifices, des cactus en carton aux montures avec pédalier intégré. Le chevalier errant et son fidèle écuyer Sancho Panza se déplacent sur un plateau en hémicycle et sont régulièrement projetés en vidéo sur la façade du château grâce, notamment, à une caméra sur travelling.

C'est esthétiquement très réussi, mais le cinéma fait aussi planer l'ombre de la malédiction *Don Quichotte*, dont les fondements se trouvent dans les adaptations inachevées d'Orson Welles et de Terry Gilliam. Il s'agit là d'une réminiscence psychologiquement pesante qui ajoute encore à l'ampleur du défi à relever. Cette mise en abyme cinématographique contribue aussi volontairement à brouiller les pistes entre un Quichotte, personnage, et son interprète (de même que metteur en scène de la pièce), Jérémie Le Louët. Il faut en effet une foi comparable à celle du chevalier de Cervantès pour emporter jusqu'au bout, dans un projet théâtral, une troupe puis un public.

La richesse d'invention, la grandiloquence dramatique sont toujours là, la mise en scène du caractère farcesque continue à nous provoquer des rires francs et réconfortants, mais on ne peut s'empêcher de penser aux précédentes pièces de la compagnie qui, tout du long, nous faisaient ou bien nous tordre de rire ou frissonner et ce, sans renier la profondeur de la réflexion.

Le respect du texte, en dépit de l'impossibilité d'en adapter les 1500 pages, est parfait. La pièce se divise en deux parties restituant les deux volumes du roman, le premier centré sur les aventures du duo comique, la seconde, plus philosophique, condamne Don Quichotte à n'être plus que l'ombre de sa célébrité et consacre Sancho, en tant que personnage principal, qui devient enfin gouverneur d'une île. Ce dernier est interprété par Julien Buchy, qui s'impose de plus en plus comme un des grands atouts de la troupe. Il parvient à émouvoir sincèrement au-delà du grotesque du personnage.

A vrai dire, le respect du texte tend même ici à devenir inhibant. La volonté de restituer toutes les subtilités littéraires du roman, son caractère foisonnant, ses citations, en même temps que sa trivialité, attestent d'une véritable érudition mais qui finit par tourner sur elle-même. Cette sensation est accentuée par le fait que les Dramaticules versent eux-mêmes dans l'autocitation, en offrant un florilège de leurs précédentes trouvailles scéniques, au demeurant très intelligentes, mais qui perdent ici de leur force en ne semblant plus valoir que comme citations.

Ce qui manque à ce *Quichotte*, c'est une confrontation avec l'élément extérieur : la troupe est bien moins incisive qu'auparavant, elle est plus complaisante envers le cliché d'actualité, plus convenue dans sa critique du monde de la culture (ici emblématisé par une fausse conférence de presse et une parodie du festival de Cannes). Où est passée la causticité de leur excellent *Affreux, bêtes et pédants* ?

Une pièce des Dramaticules est un équilibre subtil : qu'un ingrédient vienne à manquer où qu'il soit au contraire trop présent, tout s'effondre. Ici, le superbe habit de lumière de Don Quichotte symbolise la prédominance du questionnement esthétique. Il illumine la nuit grignanaise mais fait perdre un peu de son âme à la troupe qui, de crainte de ne pouvoir se confronter à la grandeur du monument en même temps qu'à celle du texte, en oublie aussi qu'on l'aime quand elle brise les idoles.